

Bullhead
Le masculin en crise
***Rundskop*, Belgique, 2011, 2 h 04**

Julie Demers

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2012). Compte rendu de [Bullhead : le masculin en crise / *Rundskop*, Belgique, 2011, 2 h 04]. *Séquences*, (281), 44–44.

BULLHEAD

Le masculin en crise

Devant une fenêtre à peine voilée apparaît un homme en contre-jour. Ses épaules sculpturales, son front de bœuf et ses biceps gonflés l'emprisonnent dans le cadre. Il trépigne, piaffe, mugit comme un taureau en cage. Puis, sans crier gare, son corps se tend et explose. Comme dans la scène inaugurale de **Raging Bull**, ses poings serrés frappent dans le vide, en attente d'un ennemi à abattre. Mais le minotaure de Roskam fait du surplace; au final, il halète, s'essouffle et ne se découvre pour seul ennemi que lui-même.

JULIE DEMERS

À travers le regard d'un fermier, *Bullhead* raconte les derniers soubresauts d'une figure millénaire, celle de l'homme viril. Dans la Flandre de Roskam, les muscles ont perdu tout leur naturel. Ils n'évoquent plus l'effort ni le travail, mais se gonflent artificiellement à chaque injection de taurine. Ils ne séduisent désormais personne ni n'attirent plus l'attention des femmes; ils les terrifient. Les biceps ne servent plus à protéger; ils fonctionnent comme de véritables bombes à retardement. Armes d'autodestruction massive, ils rapprochent toujours davantage, à mesure qu'ils se gonflent, l'homme de la bête. La testostérone est au service de la mafia, du trafic d'hormones et de l'élevage bovin industriel. La masculinité exacerbée ne profite plus qu'au crime et à la violence. Elle est synonyme de pertes de repère, de solitude, de fragilité.



L'écrasement de l'homme par les Dieux

les jeunes garçons s'injectent de la testostérone pour devenir de vrais mâles et éviter la honte de rester féminins...

Nominé aux Oscars 2012 dans la catégorie de Meilleur film en langue étrangère et récipiendaire du prix New Flesh à Fantasia en 2011, *Bullhead* narre le combat entre un homme et son ennemi intérieur. Dans un univers grisâtre, les trahisons sont des marques d'amitié et la femme fatale se fait douce, accessible. Le marché des hormones n'est dirigé par personne, mais soutenu par tous: la mafia croit bien faire, les fermiers n'exercent que leur devoir. Empruntant les codes du film noir pour refaçonner certaines de ses figures principales, Roskam redonne au genre son thème central, c'est-à-dire l'écrasement de l'homme par les dieux et le

milieu social¹. Dans une logique implacable, l'œuvre démontre que le crime n'est souvent qu'un geste désespéré et soutenu par les conventions. Les éleveurs encouragent le commerce d'hormones pour produire rapidement du bœuf de «meilleure qualité»; les jeunes garçons s'injectent de la testostérone pour devenir de vrais mâles et éviter la honte de rester féminins.

Dans un monde de machines, de mécanisation et de dopage, les hommes qui travaillent la terre sont en perte de repères. Leurs épaules puissantes et leurs mains charnues, conçues sur mesure pour le travail aux champs, ont perdu leur utilité. À la recherche d'une identité et par soif d'aventure, les paysans de Roskam errent des deux côtés de la frontière linguistique, ils boivent, fréquentent les bars et les maisons closes. Leur nourriture est grasse, protéinée à l'excès et engloutie par nécessité — jamais par plaisir. À l'image des animaux castrés qu'ils élèvent, ces fermiers attendent en cage, blottis les uns contre les autres, la grande sortie pour l'abattoir. Et quand il leur arrive d'exhiber leurs cornes et de charger, ce n'est pas tant pour défendre leur territoire que pour exprimer ce qu'il leur reste de masculinité.

Comme peu d'autres avant lui, Roskam parvient à mettre en lumière le mal d'être conjugué au masculin. Son œuvre présente pourtant des lacunes. En particulier, le jeune Flamand peine à prendre ses distances de certains canons du film néo-noir. En voulant suivre coûte que coûte les traces des Coen, Bonzel et Lanners, *Bullhead* adopte un ton tragico-comique qui dénature son propos. Plutôt que de faire respirer l'œuvre, les blagues nationalistes et les maladresses des deux larrons plongent le drame dans un essai politique manichéen. Ici encore, le mélange des genres n'aide en rien au film: il détourne l'attention du récit lui-même pour la reconduire vers la forme. Certaines histoires essentielles — dont celle de *Bullhead* — mériteraient d'être exposées de manière plus classique. À vouloir faire «actuel» et «original» tout à la fois, certains réalisateurs finissent parfois par rejouer à outrance, et assez gauchement, les mêmes topos modernes. 📍

¹Thème évoqué pour la première fois par Roger Tailleur en 1953 à propos de *Ride The Pink Horse* de Robert Montgomery (*Positif* n°9, 1953, cité par Antoine de Baecque, *La Cinéphilie*, p. 224).

■ **RUNDSKOP** | Belgique 2011 — **Durée**: 2 h 04 — **Réal.**: Michael R. Roskam — **Scén.**: Michael R. Roskam — **Images**: Nicolas Karakatsanis — **Mont.**: Alain Dessauvage — **Mus.**: Raf Keunen — **Son**: Quentin Collette — **Dir. art.**: Walter Brugmans — **Cost.**: Margriet Procee — **Int.**: Matthias Schoenaerts (Jacky Vanmarsenille), Jeroen Perceval (Diederick Maes), Jeanne Dandoy (Lucia Schepers) — **Prod.**: Bart Van Langendonck — **Dist./Contact**: FilmsWelike.